

LE CIMETIÈRE DES SŒURS EN COLÈRE

À l'ombre d'un grenadier centenaire



Soizic Graham

Le Cimetière des sœurs en colère

À l'ombre d'un grenadier centenaire

© Soizic Graham, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7847-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Dans un carnet de recettes,
Doser, mesurer, tamiser, écumer,
Garder le meilleur,
Pour la postérité.**

Sœur Francine

**Tombe la pluie, tombe la neige,
Le chat dans le jardin,
Sous la lune,
Luit.**

Mère Stéphane



Chapitre 1 : L'hôpital du Vallon perdu

Au-delà des collines, se dresse un hôpital dont on doit taire le nom. Ne sachant comment le nommer, les habitants du lointain royaume du Vallon perdu l'appellent *l'hôpital dont on doit taire le nom*.

Tant de rumeurs circulent au sujet de ce qui se trame derrière les murs du mystérieux établissement ! Il se murmure qu'un monstre hante les lieux, faisant subir brimades et humiliations au personnel très malheureux. Le délictueux personnage n'est ni médecin, ni infirmier. Il se raconte dans les chaumières que c'est le directeur en personne ! Quant aux patients du centre de soins, nul n'a jamais pu recueillir leur témoignage avisé sur les événements se déroulant derrière les hauts murs de pierre blanche de l'enceinte de l'établissement. Aux dernières nouvelles, ils sont tous morts ! Du moins, c'est ce qu'en disent les habitants du royaume du Vallon perdu... Ce qui est sûr, c'est qu'après leur admission, nul ne les a jamais revus.

Un matin d'un printemps vif et sec, Ornella, vingt-et-un an, en BTS comptabilité au lycée la Charité décide de mener l'enquête.

Sa mère est infirmière à *l'hôpital dont on doit taire le nom*. Après son travail, le soir, cette dernière enfile inlassablement une paire de chaussons confortables, puis file près de la cheminée tricoter un petit carré de laine cardée. Sa fille a bien essayé de lui demander la raison de l'étrange rituel, mais rien n'y fait. Bien calée dans son fauteuil à bascule, elle tricote comme une démente jusqu'à l'achèvement du carré feutré, puis range le mystérieux ouvrage. Elle vient ensuite embrasser sa fille, comme si de rien n'était, comme si elle venait juste d'arriver. Tout redevient alors *normal* à la maison : maman s'affaire, maman discute, maman rit, maman gronde, mais jamais maman ne parle de son travail.

Ni de ce qui se passe derrière les murs de l'hôpital.

Ornella frappe en un beau jour de mai, accompagnée d'Hécate, son chat siamois, à la porte de l'hôpital. Elle prend son courage à une main, brandit de l'autre un curriculum vitae tout frais. Elle postillonne maladroitement en direction d'un interphone à l'air souffreteux :

Euh... Je souhaiterais parler avec M. le directeur.

— C'est pour quoi ? interroge l'interphone méfiant, dont la voix ressemble à une vieille concierge mal lunée.

— Euh, je suis, hum, secrétaire. Je cherche du travail.

— 18^{ème} porte à droite, couloir de gauche. Passez votre chemin si vous cherchez la lumière, ça fait belle lurette qu'elle a disparu... nasille la voix d'un ton sarcastique.

Ok, charmant, se dit Ornella en demandant à son courage de récupérer le CV de ses mains tremblotantes. *J'y suis, j'y vais !*

Elle avance dans le couloir lugubre. Il y règne un silence inquiétant. Devant la 18^{ème} porte, elle regarde autour d'elle à la recherche d'un signe lui indiquant qu'elle est au bon endroit. Rien. Aucune inscription sur la porte. Il n'y en a pas davantage sur les portes voisines. Et toujours aucun bruit.

Etrange, pour un hôpital... songe Ornella. Hécate semble du même avis. Elle se frotte nonchalamment contre les jambes de sa maîtresse en poussant un faible miaulement qui résonne. *Miaou !*

Ornella, armée de son courage à deux mains cette fois-ci, frappe à la porte. Une voix d'outre-tombe lui répond vaguement un *m'entrez*, relativement inaudible. Elle ouvre anxieusement la porte, s'attendant visiblement à ce que le ciel lui tombe sur la tête : en l'occurrence, un plafond sombre et humide. Le néon l'aveugle. Il clignote en produisant un bruit indélicat et une atmosphère des plus inconfortables.

— Moui ?

Lui parvient une voix grave, douce, faible, comme manquant d'énergie.

Elle s'enhardit.

— Euh, je viens voir le directeur...

— C'est lui-même.

La porte s'ouvre d'un coup sec. Se tient devant elle un homme de stature moyenne, jeune (elle s'était attendue à un vieux *croulant* à ce poste), avec de jolis cheveux châtain clair, de belles lèvres charnues et de grands yeux humides, au fond desquels s'étale une tristesse infinie.

Quelle tristesse... Ornella n'a jamais rien contemplé de semblable. Quoique ? Elle pourrait se perdre dans les yeux gris-vert clair reflétant un désespoir accompagné d'une profonde résignation. Pourtant, il lui semble reconnaître cette expression. *Mais oui, j'y suis ! C'est le visage de ma mère, lorsqu'elle tricote comme une toc-toc !* se remémore-t-elle soudain.

Ornella s'aperçoit qu'il fait incroyablement froid. Elle grelotte de la tête aux pieds. Le choc, peut-être... M. Le directeur se tient devant elle, face à sa sidération, une insondable culpabilité dans le regard.

Il l'invite à entrer, à prendre un siège. Il s'assoit à son tour, derrière un vaste bureau en acajou clair.

Au lieu de lui mentir, étrangement, la jeune étudiante se met à lui détailler le but de sa visite. Que se passe-t-il ? N'obéissant plus à sa volonté, les mots défilent sans s'arrêter. Elle lui explique, sa mère, depuis des années, les carrés tricotés qu'elle ne retrouve plus ensuite, les habitants du Vallon perdu qui parlent, les malades qui disparaissent.

Elle lui explique le subterfuge, le curriculum vitae mensonger, la volonté de mener l'enquête, afin de sortir du brouillard. *Je vois*, il répond, les épaules basses. Il semble accablé.

Il acquiesce, commente simplement. Il parle peu. Il semblerait que chaque mot prononcé dans le bureau soit condamné à être l'exact reflet de la vérité. Ou bien, est-ce le charme du jeune et beau directeur qui opère ? Ornella ne sait plus très bien.

Le jeune homme se met à raconter son histoire, à son tour. Son père, un ogre du pays voisin, était directeur avant lui. Il a purement et simplement dévoré les sœurs, lesquelles œuvraient à l'Hôpital de la Charité Pure et Simple. *Soupirs*. Le HCPS, il dit. Il était très réputé dans la région, cet établissement. *Re-soupirs*. Son

ogre de père a ensuite enterré leurs os dans le petit cimetière jouxtant l'hôpital. *Là-bas. À l'ombre du grenadier centenaire.* Il lui montre du bout de son doigt fin, sans même prendre la peine de tourner la tête. Tout chez lui a l'air effondré par le récit qu'il délivre à cette inconnue. Ornella constate qu'effectivement, au milieu du cimetière, pousse un magnifique grenadier, qui semble procurer une ombre agréable et rafraîchissante. Protectrice ? Le lieu devrait paraître sordide, et pourtant...

Le jeune directeur poursuit son lugubre récit : « L'ogre a menacé le personnel. Si quelqu'un révélait son secret, il finirait dans le cimetière des bonnes sœurs, réduit à la même simple expression de la matière : un tas d'os bien propre et méconnaissable.

Depuis, je gère l'établissement. Les malades admis sont automatiquement transférés dans le royaume voisin, dont ils ne reviennent jamais. Au centre de la cour d'honneur de l'établissement, se tenait un If millénaire majestueux que mon père a fait abattre comme bois de chauffe pour son royaume. Sans doute, pour cuire les malheureux transférés. Depuis, nous sommes condamnés au **froid**. Dès que nous essayons de nous réchauffer, rien ne fonctionne. C'est comme la lumière au-dessus de nos têtes. Il désigne le plafonnier. Et encore, je n'ai pas à me plaindre... parfois, elle m'éclaire. » Il se racle la gorge. « Nous vivons une ère glaciaire, faite d'obscurité. Sans espoir » marmonne-t-il enfin, d'une voix monocorde et atone.

Ornella a une idée...

Le jeune homme semble reprendre ses esprits. Il demande à Ornella, d'une façon sombre et affaissée, mais avec le ton protocolaire qui sied à sa fonction : « Je vous fais visiter... euh, si vous le souhaitez ? »

La jeune femme et le jeune directeur se promènent dans un hôpital trop calme, se recueillent dans le cimetière, admirent ensemble la floraison magistrale du grenadier contrastant avec la tristesse des lieux, se découvrent devant une chapelle sans croyants ni joie, méditent en silence devant la souche sans vie apparente de l'ancien If majestueux.

Il n'y a effectivement pas grand-chose à dire, en l'état.

Enfin Ornella prend congé sans un mot, sans un bruit, le regard baissé sur ses souliers.



Chapitre 2 : Les sœurs de la Charité

Une nuit, une fois le choc digéré, Ornella décide d'escalader le mur d'enceinte menant directement au cimetière des sœurs de la Charité.

Elle enjambe tant bien que mal le haut du muret, se laisse tomber lourdement de l'autre côté. Comme par malédiction, sa lampe de poche cesse brusquement de fonctionner.

C'est bien ma veine, murmure-t-elle. Heureusement qu'Hécate ne la lâche pas d'une converse®. La petite chatte la guide habilement, en miaulant pour signaler un obstacle. Peu à peu, les yeux d'Ornella s'habituent à la pénombre. Un faible croissant de lune rousse ensanglante le ciel blafard. Des nuages courent dans le ciel gris une régate mystérieuse. Le vent caresse les oreilles d'Hécate. Cette dernière dresse subitement sa queue en l'air, le dos rond.

Au centre du cimetière, autour du grenadier centenaire, au beau milieu des tombes et croix en fer forgé finement ciselé, flottent des tâches diaphanes. Les ombres sont vêtues de noir et de blanc. Leurs vêtements semblent amples et en mouvement, accentuant l'aspect irréel de la réunion informelle. Une danse.

Alors que le regard d'Ornella s'affûte, elle commence à reconnaître le costume des spectres : des religieuses ! Les âmes des sœurs de la Charité enterrées-là ?

Un bruit léger lui parvient, ressemblant à une conversation secrète et incomplète. Mais oui, elles tiennent une sorte de conciliabule ! Ornella parvient à attraper quelques bouts de la conversation : « tu crois que... et si c'était elle ? Et pourquoi pas... parle-lui, toi... non toi... vas-y... c'est toujours moi... déjà l'année passée... et pour le tournesol, qui lui dit ? Pour le manteau bleu ? ». Et

ainsi de suite.

Le cercle s'approche doucement d'Hécate qui s'est avancée en confiance, ce qui a pour résultat de détendre la jeune femme de chair et d'os. *Si Hécate le sent bien, moi aussi !* se décide Ornella, en s'enhardissant.

Une de celles qui ont prononcé leurs vœux, dont elle distingue désormais l'ombre du visage, est très belle. Elle se tourne vers ses sœurs qui, ensemble, se mettent à questionner Ornella en chœur, tout en chantonnant légèrement.

Leurs voix semblent aussi transparentes que l'air. Pourtant leurs mots se forment distinctement, vibrant telles des clochettes, dans l'esprit d'Ornella. Quelle musique sublime !

« Que viens-tu chercher ici, par une pareille nuit ? » lui demandent-elles à l'unisson, visiblement curieuses.

Les mots d'Ornella sortent de sa bouche, sans son autorisation. Elle se croirait encore dans le bureau du directeur. Étrange hôpital, tout de même ! Il semble impossible de mentir. Le phénomène est curieux : aller au plus simple et présenter une vérité nue...

Au lieu du bobard soigneusement préparé à l'intention des personnes qui auraient pu surprendre son insolite expédition, la jeune fille livre sa quête aux nonnes. Ces dernières se montrent de plus en plus intéressées.

Ornella s'aperçoit, dans le même temps, qu'elles se sont approchées, sans bruit, qu'elles l'encerclent désormais en tourbillonnant. Elles sont au nombre de sept... a minima. *Nom de nom ! Comment sont-elles arrivées là, en un clignement de paupières ?* s'offusque Ornella en silence.

Hécate se frotte contre les jambes de sa maîtresse, en ronronnant. La présence familière de l'animal permet à la jeune femme de retrouver un semblant de sérénité.

Le conciliabule reprend, en sa présence, en l'ignorant pourtant de façon ostentatoire : « Et pourquoi pas... parle-lui, toi... non toi... vas-y... c'est toujours moi... déjà l'année passée... et pour le tournesol, qui lui dit ? Et pour le manteau bleu ? »

Ornella est d'un tempérament placide, mais franchement, c'en est trop ! Elle